

ÉQUIPAGE MAROCHETTI

A vol d'oiseau ou d'avion, il n'y a pas plus de 40 kilomètres depuis la place de la Concorde jusqu'aux Hauteurs de l'Hautil, longue éminence en dos d'âne, aussi abrupte que boisée, éperonnant entre Seine et Oise vers le lieu de leur confluent.

La route macadamisée de Chanteloup à Meulan serpente sur sa ligne sommière offrant aux regards du voyageur quelques riants tableaux champêtres, en premier plan, et par temps clair, situant Paris, au delà des futaies de Saint-Germain, l'inévitable Tour Eiffel.

Pistes sablées du bois de Boulogne, larges allées de Saint-Germain, tout cela évoque pour l'homme de cheval, terrains coulants et sans obstacles.

Donc, les Hauteurs de l'Hautil, qui en sont la prolongation, devraient être, semble-t-il, terroir rêvé de chasse à courre.

Hélas ! du rêve à la réalité : *It is a long way ! It is a long way !*

A l'instar d'une grande coquette, la Nature a ses caprices. Ici, elle prodigue ses charmes, là, tout près, elle est ingrate, semblant deviner que les contrastes, comme pour la femme, l'inconstance, attirent plutôt qu'ils n'éloignent.

Si la forêt de Saint-Germain est le paradis des cavaliers, celle

de l'Hautil, sa proche voisine, est quelque chose comme leur enfer.

Sur ces marâtres Hauteurs, on ne saurait trouver nulle part ni une bonne route sablonneuse, ni un layon pour galoper.

Seuls des sentiers embroussaillés, funestes aux trompes et aux bottes, desservent chichement le territoire.

Dans une boue gluante et glissante, le veneur court toute la journée, s'éclaboussant d'eau jaunâtre depuis les semelles jusqu'à la toque, lorsque les flaques, brusquement, se convertissent en ruisseaux.

Sans cesse, il faut descendre à pic, puis, avant de remonter en face, patauger dans quelque marais.

L'exploitation du sous-sol, entreprise depuis des siècles et toujours en activité, a fait effondrer le terrain, le fait s'effondrer encore, de sorte que dans maints endroits, même traîtreusement à flanc de coteau, se trouvent d'énormes cratères.

Certains d'entre eux, remplis d'eau, sont si profonds et si vastes, que les canards sauvages y séjournent fréquemment l'hiver.

Vouloir s'en approcher à cheval serait d'une folle imprudence et c'est sans doute pour cela qu'invariablement alentour, viennent ruser tous les chevreuils.

Aussi malins que résistants sont ces gaillards.

Ils tiennent leur quartier général dans les bois de Vaux, enclave de 200 hectares, délimitée par un grillage, au milieu du massif boisé.

Coin chaotique, particulièrement difficile, presque partout tapissé d'énormes plaques de bruyères sur ses pentes et d'ajoncs dans certains bas-fonds.

Attaque-t-on par bonheur en dehors, l'animal vient tout droit

vers le grillage, le saute et s'empresse de battre au change à l'intérieur.

Alors, dans ce cirque entouré par un chemin de ronde, longeant d'assez près le grillage et dominant de haut les multiples dépressions, c'est un spectacle peu commun pour qui reste en observation aux environs de la clôture.

Tout à coup, on voit venir une chèvre, de l'autre côté un broquart, en face deux ou trois chevreuils grimpent la côte de compagnie et ce nombreux troupeau court, s'entrecroise, s'échauffe, rendant la tâche bien difficile aux malheureux toutous qui s'efforcent de maintenir leur voie sans le secours du piqueux, le plus souvent en rac au milieu de quelque boubier.

De loin, l'infortuné, cherche-t-il à écouter ce que disent ses meilleurs chiens de change, tous les bruits de la locomotion lui assourdissent le tympan : sirènes des bateaux sur la Seine, fracas des trains roulant sans cesse dans la vallée, klaxons des autos sur la route et tonnerre prolongé des camions, enfin dominant l'ensemble, vrombissements infernaux des avions.

Pourquoi alors, demandera-t-on, le baron Marochetti chassait-il depuis plus de dix ans sur les Hauteurs de l'Hautil?

La raison en est fort simple.

Son beau château de Vaux-sur-Seine avoisine les bois, dont une partie lui appartient.

Or, monter à cheval dans sa cour et attaquer dix minutes après, sans aucun risque de buisson creux, ne se rencontre pas partout, est même extrêmement rare.

Et puis, les difficultés — à la chasse peut-être plus qu'ailleurs — sont un attrait véritable pour qui sait les surmonter.

D'une façon fort honorable, l'Équipage y parvient, ceci dit sans « vantarderie », comme écrivait le charmant Foudras.

Bref, résumons.

Forcer un chevreuil sur les Hauteurs de l'Hautil, dans ce qu'on appelle le cirque, correspond à en prendre six en forêt quelque peu percée et, sans ironie aucune, il serait curieux de voir le plus célèbre des Équipages découplant pour la première fois au milieu de tous ces traquenards.

Peu nombreux sont les veneurs qui, mercredis ou samedis, rejoignent, sur les Hauteurs, le baron Marochetti, Maître d'Équipage, et son aimable associé, passionné de chasse à courre, M. Jean Firmin-Didot.

Le colonel du Temps, sa trompe en sautoir, vient quelquefois de Paris, Pierre de Mandat-Grancey arrive à cheval de La Maraîche.

Quand le service le leur permet, le capitaine Hugot-Derville, les lieutenants de Maupeou d'Ableiges et de Berterèche de Menditte apportent du quartier de Pontoise leur entrain et leur jeunesse.

Autrefois venaient régulièrement : le baron J. Marochetti, M. et M^{me} de Yturbe, Boutons de l'équipage ; les officiers du 22^e Dragons, accompagnés de leurs épouses, intrépides amazones ne craignant ni pluie ni boue, et dont on retrouvera les noms à la page du Vautrait Bertin.

Donc, à présent, nous ne sommes qu'entre vrais fervents pour seconder le brave La Branche, piqueux de vieille tradition, trompe excellente, astucieux dans les défauts, découvrant le vol-ce-l'est partout, et soignant ses vingt-cinq bons chiens d'une façon vraiment digne d'éloges.

Mais après ces chasses sévères, l'Équipage va en déplacement, et tout change : cadre, terrain, stricte intimité remplacée par une nombreuse assistance, et hormis l'affabilité, le bon accueil

partout semblable, rencontrés dans le Vexin, les laisser-courre offrent alors infiniment de diversion.

Convie chaque année, le baron Marochetti, en sa seyante tenue. tunique gros bleu, gilet col et parements bleu hussard, culotte noisette, se rend à Gisors, chez le comte de Bueil, pour chasser au Cauqueréaumont ; à Saint-Cyr-en-Arthies, chez M. Firmin-Didot, d'où il rayonne dans les bois de la Roche-Guyon, mis à sa disposition par le duc de la Roche-Guyon, dans ceux du Chénay, où il attaque chez le marquis de Rosambo ; à Villarceaux, princier domaine du marquis de Villefranche.

Entre-temps, il prend les trois chevreuils qui fort aimablement lui sont offerts par M. Meaudre, à Vaudancourt ; puis, impatientement attendu par la population tout entière, sans oublier M. le curé, digne émule de celui de Chapaize, l'Équipage arrive à Dangu, chez le duc Pozzo di Borgo.

*
* *

La saison 1935-1936 laissera en outre le souvenir d'une chasse essentiellement spectaculaire, donnée dans le beau parc du château de Boisdennemetz, charmante demeure Louis XIII, où s'installèrent voici quinze ans M. et M^{me} Plisson.

Si nous signalons l'époque de la pendaïson de crémaillère du très accueillant ménage, c'est qu'elle coïncida justement avec l'arrivée d'un broquart, qui, venant d'on ne sait où, sauta dans le parc entouré de murs et, y rencontrant une chevrette, ne sortit plus de cet Eden.

M. Plisson le connaissait bien, le voyait souvent passer, toujours replet comme un chanoine, musardant, cabriolant, et augmentant chaque année sa splendide ramure de dix cors.

Mais, en veneur qui se respecte, le châtelain eût trouvé indigne de l'arrêter d'un coup de fusil, fût-ce à balle, au saut d'une allée.

— Semblable animal mérite une fin plus glorieuse, répondait-il sévèrement quand, d'aventure, son cuisinier guignait le cuissoit princier en vue de quelque festin.

Un jour vint donc, après tant d'autres, où, irrité à la longue des dégâts que causaient dans le parc, les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants de son illustre pensionnaire, M. Plisson invita l'Équipage à prendre non un quelconque chevreuil, mais bien son magnifique broquart portant ramure de dix cors, et, somme toute, grand responsable de ces multiples déprédations.

Toutes les portes devaient être ouvertes pour lui permettre de déguerpir, d'avoir une chance de s'en tirer par quelque brillant débucher vers ces bois mystérieux d'où il était venu trois lustres auparavant et qu'il regagnerait, sans doute, ventre à terre, le gaillard, malgré son âge, n'étant point du tout caduc.

Néanmoins, avant d'ouvrir, il fallait être certain de l'attaque, d'une attaque rendue difficile et même très problématique à cause des membres du Chapitre, qui, aux premiers cris de joie des chiens à leur sortie du chenil, allaient bondir en tous sens, tournailler de droite et de gauche, offrir des à vue et trop de change, tandis que le malin Doyen, éventant quelque péril, aurait bien soin de rester blotti dans sa stalle capitulaire cachée au plus dru du roncier.

Pour parer à ces inconvénients, M. Plisson avait un plan, qu'il mit à exécution le matin même du laisser-courre.

Spéculant sur la rouerie de son malicieux broquart, toujours expert à s'éclipser lors de la moindre alerte — chasse aux lapins, par exemple — le châtelain fit faire une battue, battue à blanc, bien entendu.

Elle avait pour objet de rassembler au bout du parc, dans une enceinte aux trois quarts close, le plus grand nombre de chevreuils, puis de les y séparer des autres en relevant des grillages couchés à terre depuis la veille.

Se jouant de telles manœuvres, qu'il estimait juste assez bonnes pour capturer des étourdis, le vieux madré — mal avisé en l'occurrence — laissa passer les rabatteurs et sitôt qu'ils furent devant s'en fut benoîtement en arrière... oubliant que le plus fin n'est pas toujours celui qu'on pense.

Donc, à cette sorte de tournoi de bridge joué dans le parc au petit matin, M. Plisson marqua des levées, tandis que notre trop rusé broquart, du fait même de sa double impasse, encaissa des pénalités.

Est-ce à dire que sa partie était irrémédiablement compromise? Pas encore, car l'émule de Culberson conservait soigneusement dans son jeu un certain nombre d'atouts.

En plus clair, il avait su recruter, au cours de sa benoîte retraite, trois bons confrères destinés, soit d'abord à le remplacer, peut-être ensuite à le relayer, mais, en tout cas, voués aux chiens, dont son oreille attentive percevait déjà la voix, tout là-bas dans les communs, derrière les cuisines en rumeur.

Donc, après une matinée d'efforts, telle était la situation, dont M. Plisson, n'ignorant aucun détail, ne se réjouissait qu'à moitié, se montrait même assez déçu.

N'avait-il pas promis l'attaque d'un chevreuil dix cors royal?

Or, son amour-propre tremblait qu'on allât prendre à la place un méchant petit chevrillard, ou quelque vieille biche bréhaigne.

Dans l'accueillante salle à manger, propre à rehausser le moral, tout ceci fut exposé avec une charmante bonhomie, commenté sans nul défaitisme par les veneurs attablés et, lorsqu'on passa

au salon pour y prendre le café, chacun du même enthousiasme applaudit aux directives, qu'en manière de péroration, notre Maître d'Équipage, édicta doctement comme il suit.

Tandis que l'on monterait à cheval, toutes les portes allaient être ouvertes. Quatre chiens sages seulement, vieux chiens qu'on pourrait arrêter sur le change, seraient réservés pour l'attaque. La Branche, conduisant la meute, s'en irait en dehors du parc, avec ordre de ne découpler que lorsque serait sonnée la fanfare du débucher.

Ainsi, dût-on y passer la journée, le broquart serait lancé, finirait bien par sortir et, pris ou non, offrirait aux assistants une de ces chasses pleines d'imprévus, compensant pour nombre d'entre eux un assez lointain déplacement.

Alors furent bientôt à cheval, outre les Boutons de l'Équipage, M. et M^{me} Plisson, nos aimables amphitryons, M^{me} la duchesse Pozzo di Borgo, le baron Étienne Le Couteulx, le médecin major Nouveau et le capitaine de Seraincourt.

Devant suivre, à pied ou en voiture, soit que la chasse restât dans le parc, soit qu'elle s'en allât au loin, se trouvaient déjà réunis sur les marches du perron : le comte de Cornulier, doyen des veneurs de la région, M. et M^{me} de Magnitot, chaperonnant leur nièce Tiersonnier, M. et M^{me} Brècheux, M^{me} Lelong, MM. J. André et Delacour, M^{me} la baronne Étienne Le Couteulx, suivie de ses blondes et gracieuses filles, bref toute une assemblée aussi ardente qu'impatiente.

Majestueusement devant elle, La Branche était parti, conduisant sa meute, par l'extérieur des murs, vers le lieu présumé du fameux débucher.

Pour qu'il eût le temps de gagner la plaine, on attendit encore quelques instants, puis l'heure H ayant sonné, le baron Marochetti,

suivi des quatre vieux chiens sages, gagna un quartier particulièrement embroussaillé, qu'on savait être, durant l'hiver, l'habitat préféré du broquart.

Dès lors ce ne fut pas long.

A peine le cri sacramental : « A la voie mes beaux, à la voie ! » eut-il été poussé que les quatre chiens d'attaque foncèrent dans le fourré et lancèrent un animal.

Mais diable ! lequel était-ce ?

Afin de le savoir avant que ça ne s'échauffe, les cavaliers s'égaillent comme une volée de moineaux et partent à plein galop dans toutes les directions, tandis que les piétons, dans chaque carrefour, dans chaque allée, surveillent attentivement du bout de leurs lorgnettes.

Intense émotion de la chasse, qu'aviva bientôt encore un « tayaut » retentissant.

Vers le veneur qui vient de voir, on se précipite et l'on questionne :

« Qu'est-ce que c'est ? Chèvre ou broquart ? »

« Broquart. »

« Très grand broquart ? »

« Rondouillard, mais rien de plus à mon avis. »

M. Plisson accourt.

Il saute à terre, examine le vol-ce-l'est et, dépité, s'écrie :

« Trop petit, beaucoup trop petit !... Ce n'est pas Lui. »

Or, tout le monde sait qu'aujourd'hui, l'épithète « Lui » concerne ce magnifique broquart, qu'un cuisinier fier de son art, convoite depuis des années pour la gloire de son tourne-broche.

Aussitôt les fouets claquent, les rappels résonnent.

« Arrête ! Arrête ! Au retour, chiens ! Au retour ! » entend-on

de toute part, et, devant ces ordres impératifs, les quatre finissent enfin par s'arrêter.

« Ça sentait bon pourtant, semblent-ils dire. Si vous avez bien déjeuné, braves gens, laissez-nous donc en faire autant. »

Vers le roncier, on les ramène. Sans trop se faire prier — car ce sont d'ardents chasseurs — ils se remettent en quête, cherchent, éventent, fouaillent de la queue, puis, au bout de quelques minutes, poussent des récris de bon augure.

Nouvel espoir, suivi bientôt hélas ! d'une autre déception.

C'est un petit chevrillard de l'année, haut comme une botte, efflanqué comme un renard à jeun, qu'ils viennent de faire bondir.

On le voit arriver, tête perdue, langue déjà pendante, dans un carrefour rempli de monde.

Les chiens lui soufflent au poil ; le pauvre diable, sûrement, va se faire gober en moins de cinq minutes ; c'est lamentable.

Alors, pour éviter semblable assassinat, indigne de l'Équipage, les piétons, avec tout ce qu'ils ont sous la main : cannes, parapluies, écharpes, tombent sur les poursuivants et leur accrochent au cou des courroies de lorgnettes.

Le petit chevrillard est sauvé, mais les vieux rapprocheurs, cette fois, sont dégoûtés.

« Si les piétons s'en mêlent, maugréent-ils courroucés, du bout des dents, à leur manière, autant rentrer au chenil », et leurs yeux enflammés expriment pour ces gêneurs un suprême dédain.

Pendant ce temps, les cavaliers rejoignent. Eux aussi sont bougons. Que faire ? On est enguignonné.

« Ma foi, je ne vois qu'une solution ; changeons de quartier », propose le Maître d'Équipage, et parlant à ses chiens, avec aménité, malgré l'énervement qui monte, il les emmène tenter la chance à l'autre bout du parc.

Délivrés des infamantes courroies, les quatre vieux brisquarts consentent à suivre ; parmi les chevaux retrouvent leur ambiance et un peu de gaîté.

« Allons, à la voie, mes beaux, encore une fois ! »

Ici une futaie de grands hêtres permet d'accompagner, d'encourager de la voix et du geste.

Chaudement appuyés, les chiens remettent nez en terre, reprennent tout doucement confiance, oublient les avanies passées et finalement percent en avant d'assez bon cœur.

Au bout d'un moment, celui qui est en tête donne de la voix, les trois autres rappellent immédiatement, et tous quatre rameutés entonnent un concert que ne fera pas faiblir la vitesse de leur course.

Pour la troisième fois, c'est lancé !

De plus, par bonheur, l'animal se dirige en droite ligne vers le château ; il va donc traverser les prés qui l'avoisinent !

Avec un peu de chance, tout le monde pourra voir, et, en effet, l'on voit une grande bique anguleuse qui, pleine de charme sans doute au temps de sa jeunesse, n'offre plus maintenant, hélas ! que l'aspect desséché d'une vieille sorcière aux longues oreilles.

« Chèvre ! chèvre ! crie-t-on alors, sans crainte de se tromper. Arrête, chiens ! arrête ! au retour ! au retour ! »

« De grâce, laissez-les faire ! » tempête furieux le Maître d'Équipage — pour cette fois rarissime — hors de ses gonds.

Naturellement, chacun se tait, mais un certain malaise rembrunit les visages. Eh ! quoi, va-t-on chasser une semblable bicaille, alors qu'il y a dans le parc un broquart royal ?

En ma petite jugeotte je songe avec plaisir : Bravo ! Le Patron a raison, sa méthode est la bonne — car nous savons fort bien, à l'Équipage, que les chiens, cette année, montrent une préférence

marquée pour la voie chaude des broquarts, dont ils ont fait curée plus souvent que de chèvres.

La bréhaigne va ruser, chercher tout de suite le change et avant peu, j'espère, M. Plisson, maintenant découragé, sera payé de ses peines.

Après une pointe rapide, les quatre ralentissent de façon inquiétante pour le public.

Les effluves de la dame qui s'enfuit devant eux, offusquent nettement leur odorat.

Ils chassent mollement, comme à regret, agacés, en outre, par les nombreux retours, les crochets brusques, et cette persistance à revenir toujours dans une diable d'enceinte où la finade se rase comme un vulgaire lapin.

L'a-t-elle fait encore? Les chiens ne disent plus rien; ils viennent de mettre bas.

Quoi! Déjà en défaut! Courons vite les aider.

Mais le Maître d'Équipage, qui les voit s'occuper, soudain remplis d'ardeur nouvelle, s'écrie encore une fois et d'un ton sans réplique: « Surtout n'y allez pas, de grâce, laissez-les faire. »

Or, ils font si bien, que tout à coup, le magnifique broquart, livré par la sorcière, qui le savait ici couché, est obligé de bondir, et, à la vue de tous, sort de sa retraite.

N'épiloguons pas trop sur l'art du sexe faible à rendre au sexe fort la monnaie de sa pièce. Aux moralistes d'en discourir.

« Le chevreuil de Bourgogne », fanfare du broquart, résonne à pleine trompe. C'est Lui, c'est bien Lui que les chiens mènent maintenant avec furie... Suivons la chasse.

Comme nous l'annoncions au début, elle fut essentiellement spectaculaire dans ce beau parc de Boisdénemetz, dont les futaies séculaires, plantées en forme de fer à cheval, s'éclairent, à leur

centre, par de vastes et vertes prairies ondulant gracieusement jusqu'aux alentours du château.

Tantôt l'animal les traverse, se montrant en plein découvert, tantôt il fuit sous les ombrages, soudain on l'aperçoit sautant d'un bond prodigieux une des larges allées gazonnées ; parfois il arpente tout au long quelque vieille sente tapissée de mousse et apparaît à l'improviste, sans qu'on ait entendu ses pas, sans que le heurt de sa ramure bruyant ailleurs par les taillis, n'ait prévenu de son arrivée.

Enfin, voici qu'il longe les murs, donnant l'espoir, auprès de chaque porte, du brillant débucher que les cavaliers surtout attendent avec impatience.

Réunis dans l'espace d'un mouchoir, les quatre chiens blanc et noir mènent avec cette ardeur qu'ils ont toujours montrée sur la voie chaude des broquarts et annoncent par leurs joyeux récris que, décidément, aujourd'hui ils ne chasseront pas autre chose.

Maintenant on peut sonner fanfare et chacun s'en donne à cœur joie.

De droite, de gauche, elles résonnent : la vue, les bien-aller se succèdent sans aucune interruption, donnant au film qui se déroule la plus brillante orchestration.

Et ton-tontaine, et ton-ton-ton,

Et ton-tontaine, et ton-ton-ton.

Néanmoins, malgré tant de liesse, quelqu'un trouvait le temps long et ce quelqu'un était La Branche, qui, tout là-bas, dans la plaine, embusqué derrière un buisson, au milieu de sa meute inactive, s'estimait en pénitence.

Bien qu'il n'eût rien pu voir, il avait tout entendu et naturellement tout compris : les difficultés du début, les rappels, les

mornes silences suivis d'explosions successives, et maintenant, rien qu'à percevoir le carillon de « Président », vieux maniaque, toujours chiche de voie sur les chèvres, il aurait donné sa tête à couper, qu'un broquart se faisait chasser.

Lequel? Lui, parbleu! tant on sonnait de bien aller.

Mais puisque ce gros paresseux n'avait pas débouché dès le début, il ne débucherait point de la journée, à moins, peut-être, que toute la meute, enfin lâchée à ses trousses, « lui en passât une brouettée¹ ».

Ainsi songeait le piqueux, qui, néanmoins, scrupuleusement fidèle à la consigne, s'évertuait d'écouter pour tromper sa mélancolie.

Tiens! remarque-t-il — soudain rempli d'inquiétude — voilà que ça s'éloigne; mauvaise affaire! ils l'emmènent derrière le château.

Inquiétude que nous partageâmes, sachant qu'en arrière du château se trouvait le fameux cul-de-sac, au dedans duquel M. Plisson, grâce à sa battue matinale, avait rassemblé le plus grand nombre de ses chevreuils.

Or, ayant refusé chacune des portes grandes ouvertes, voilà que notre broquart venait de franchir comme une muscade, l'entreillage haut de deux mètres qui le séparait de la *biquaille*.

« Là-dedans, ruminait le compère, du diable si je ne donne pas au change. »

Immédiatement, en effet, une vingtaine d'animaux sont sur pied.

Ils se lèvent sous le nez des chiens, viennent buter au grillage, tourniquaillent, s'entre-croisent, et ce méli-mélo, comme on le

1. Expression imagée de La Branche.